

XYZ. La revue de la nouvelle

Sexe et autres amours

Marie-Sissi Labrèche, *Amour et autres violences*, Montréal, Boréal, 2012, 164 p.

David Dorais



Numéro 114, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lèvesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2013). Compte rendu de [Sexe et autres amours / Marie-Sissi Labrèche, *Amour et autres violences*, Montréal, Boréal, 2012, 164 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (114), 80–85.

tuer. Le tragique de nos sociétés occidentales consisterait donc à être exilées de l'alternative entre authenticité et artifice, et à se voir condamnées à choisir uniquement entre l'artifice et le néant.

David Dorais

Sexe et autres amours

Marie-Sissi Labrèche, *Amour et autres violences*, Montréal, Boréal, 2012, 164 p.

AVEC LES TROIS ROMANS qu'elle a publiés depuis 2000 chez Boréal (*Borderline*, *La brèche* et *La lune dans un HLM*), Marie-Sissi Labrèche s'est imposée comme une figure bien en vue du milieu littéraire québécois. Avec Nelly Arcan ou Nadine Bismuth, elle fait partie de ces jeunes Montréalaises qui, dans les années 2000, ont exploré l'avenue autofictionnelle, campant des personnages plus ou moins sulfureux, passant avec les lecteurs un pacte leur garantissant une bonne mesure d'authenticité avec une pointe de dévergondage. Pour ce qui est de Marie-Sissi Labrèche, le film *Borderline* réalisé en 2007 par Lyne Charlebois a donné un second souffle à son œuvre, faisant connaître celle-ci à un public plus large. Mais si l'on exclut l'adaptation cinématographique, à laquelle elle a collaboré, et des scénarios de bandes dessinées écrits pour les éditions La courte échelle, l'auteure n'a offert aucun nouveau texte de fiction depuis son troisième roman, paru en 2006. Cela reste vrai même si l'on tient compte du recueil *Amour et autres violences*, publié en 2012 chez Boréal, puisqu'il ne contient (à une exception près) que des nouvelles déjà parues. Doit-on conclure à une manœuvre commerciale cherchant à rentabiliser des fonds de tiroir ? Peut-être en partie, mais il n'en demeure pas moins que les textes présentés sont d'une bonne tenue et méritent sans doute d'être (re)découverts par les lecteurs qui apprécient le genre de Labrèche. D'autant plus que ces textes ont naguère trouvé place dans des revues littéraires diverses



(comme *Jet d'encre*, *XYZ*, *Zinc* ou *Stop*), une dissémination à laquelle il valait la peine de remédier.

L'ensemble présente une homogénéité certaine, même si les récits ont été composés sur plus de dix ans (ce qui est beaucoup pour un jeune auteur). On y retrouve sans surprise les thèmes qui ont fait la marque de Marie-Sissi Labrèche : les difficiles relations mère-fille, la maladie mentale, les amours déçues et la sexualité crue. À propos de ce dernier sujet, on peut noter que l'écrivaine québécoise s'inscrit dans le modèle libertin (ou pornographique). Cette représentation de la sexualité, qui s'est développée dans les œuvres érotiques du XVIII^e siècle français et en est venue à être adoptée comme la manière unique de concevoir les rapports charnels, repose sur certaines caractéristiques précises. La première consiste à nommer sans détour les parties du corps impliquées dans l'action. La peinture est claire et détaillée, le registre dénotatif prédomine. On recourt aussi volontiers à la vulgarité pour donner une présence plus grande aux organes, pour les imposer à l'attention du lecteur. Ainsi, Marie-Sissi Labrèche parle de « queue », de « cul » ou de « trou ».

Deuxième trait du modèle pornographique : le sexe hyperbolique. C'est-à-dire que les membres virils sont démesurés, que les cavités n'ont aucun fond, que l'énergie est inépuisable et que les postures adoptées par les amants relèvent d'une acrobatie merveilleuse : « [...] ils rouleront dans le lit puis sur le tapis, traverseront la porte, le studio, rouleront dans le parking, dans la rue, ils prendront l'autoroute 10 et ils s'en iront comme ça loin, très loin, lui en elle, lui la roue, elle l'essieu. » Soulignons que l'auteure, consciente des clichés qu'elle alimente par ailleurs, s'amuse parfois à les pousser jusqu'à la caricature. La seule nouvelle inédite du recueil (de laquelle provient la citation précédente) se déroule sur un plateau de tournage, dans une atmosphère hystérique et délirante, où l'actrice principale subit les assauts d'une horde d'hommes lubriques. Les ébats sont outranciers et la description devient volontairement grotesque : « [...] il lui défonce l'anus et elle se retrouve avec une fissure anale grosse comme

le Grand Canyon, qu'elle devra ensuite traiter à l'aide d'une pommade à base de Diltiazem 2 % à raison de quatre fois par jour pendant six semaines. »

L'héroïne de cette nouvelle est représentative de toutes les héroïnes de Marie-Sissi Labrèche et de leur rapport à la sexualité. Voici un troisième aspect du modèle libertin : de Sade à Bataille, le sexe doit rabaisser et violenter. L'actrice de « Travelling » désire avoir du plaisir non pas en le prenant, mais en se donnant à l'homme. Elle se veut passive, soumise, dominée, un « objet malléable à outrance ». On se trouve à des lieues de l'*agency* féministe, cette capacité de la femme à agir en tant que sujet, en tant qu'agente de sa propre destinée, plutôt que de subir son sort de simple objet possédé et exploité. Dans « Relation à vide », une jeune écrivaine peine à se détacher d'un universitaire qui lui assène des coups de poing à la figure, des coups de pied dans les dents et des coups de fer à repasser dans le dos. Jamais les femmes ne semblent capables de vivre leur sexualité autrement qu'à travers l'humiliation.

Et pourtant, malgré l'abus (de la femme par l'homme) que représentent les rapports physiques chez Marie-Sissi Labrèche, ils participent de l'amour. C'est le seul point sur lequel l'auteure diverge de la tradition pornographique : dans cette dernière, la sexualité s'impose comme l'ennemie de l'amour, du mariage, du couple. Le libertin est apathique, ne recherchant que le plaisir charnel, sans égard à la morale — ou plutôt en pratiquant l'immoralité et en s'opposant à ce que la société promeut, comme le fait Don Juan. Dans *Amour et autres violences*, le romantisme prend le dessus et fait s'étreindre sexe et sentiment. L'amour est exacerbé, extatique, empressé, comme la pulsion érotique. La chasteté est inconcevable dans cet univers, et la femme se retrouve d'ailleurs coincée dans ce piège : pour recevoir de l'attention de la part de l'aimé, elle doit lui céder son corps. Mais seul compte le but : être reconnue et acceptée par l'amant, se sentir exister dans le regard masculin, se sentir accueillie par celui à qui on

C'est d'ailleurs dans le registre amoureux que l'auteure nous offre ses meilleures productions. « La montgolfière » dépeint la passion qu'une fille éprouve à quatre ans, puis à huit, onze, treize, quinze, enfin à dix-sept ans, toujours pour le même homme, un ami de la famille, beaucoup plus vieux qu'elle. Sont racontées des sorties qu'ils font ensemble, tout à fait innocentes, chaque fois en rapport avec l'âge de la narratrice : un parc en ville, puis la maison de campagne de l'homme, puis La Ronde. Depuis le début, elle tressaille à sa vue, encore plus quand il lui baise paternellement le front ou qu'il la prend dans ses bras pour la consoler. À dix-sept ans, alors que l'homme, journaliste, revient d'une mission de deux ans au Kosovo, la jeune femme dévoile enfin son amour. L'homme l'amène à son chalet pour lui faire lire un manuscrit. Habile, Marie-Sissi Labrèche oppose la longue phrase répétitive de l'homme et les phrases courtes et simples de la narratrice pour évoquer les sentiments de chacun au moment de l'aveu, la sincérité mêlée de désespoir de l'un et la stupéfaction de l'autre : « Soudain, il interrompt ma lecture et me dit que ce livre m'est dédié, que tout le temps là-bas, il n'a jamais arrêté de penser à moi, qu'il a accepté cette mission à cause de moi et qu'il est revenu à cause de moi. La terre s'ouvre. La tapisserie se décolle. Mon cœur bat fort dans mes tympanes. Je n'en peux plus. Je me lève devant l'homme et je le regarde. Nous sommes debout l'un devant l'autre. J'enlève mon pull et ma jupe et je me couche nue. » Le journaliste repartira après cette brève idylle et la fille ne le reverra jamais, séparés qu'ils seront par les codes du roman d'amour depuis *Tristan et Iseult*, qui veulent que les belles histoires n'existent que dans la distance et la souffrance.

La nouvelle à chute « La mariée » décrit aussi une relation intense, cette fois entre une femme mûre et un garçon vingt ans plus jeune. Devenue jadis mère alors que son amant actuel n'était même pas né, elle a vécu dans un misérable trois pièces et demie et a joué la caissière au Walmart. Surtout, vieillie prématurément par l'existence, elle s'est résignée à abandonner sa sexualité, à laisser croupir « cet endroit qui

semblait endormi depuis la nuit des temps, cet endroit rempli de toiles d'araignées à force de ne servir à rien ». Et voilà qu'un « jeune homme qui commence sa vie », amateur de motos, de jeux vidéo et de musique forte, lui chuchote des mots d'amour, l'embrasse et la prend « sous toutes les couvertures ». Par conséquent, elle dépense ses économies pour s'acheter une robe de mariée. Mais une surprise attend le lecteur. Raffinement de la part de l'écrivaine : la chute du récit ne repose que sur le dernier mot.

Mais la nouvelle la plus réussie du recueil est sans conteste « Mon Montréal à moi » (malgré le paréchème du titre — « mon mon »), publiée dans le numéro de la revue française *Autrement* consacré à notre métropole (2004). Il s'agit aussi d'une histoire d'amour : la relation passionnée et contradictoire que Marie-Sissi Labrèche entretient avec sa ville de naissance et de résidence. La narration consiste en une seule longue phrase courant sur vingt-cinq pages, rythmée par l'anaphore d'un vocatif, suivi chaque fois d'une apposition différente, aigrement affectueuse : « Montréal, ma salope... Montréal, ma truande... Montréal, ma putain culturelle... Montréal, mon ivrogne... » Ce survol des facettes de la ville (lieu artistique, débauché, hivernal, bucolique, criminalisé, etc.) permet un retour dans le passé de l'écrivaine et un bilan de sa vie : enfance malmenée auprès d'une mère dépressive, expérimentations précoces dans des piqueries ou sur des matelas défoncés, études en littérature, emploi de chroniqueuse. Les repères spatiaux sont nommés avec précision, l'auteure donnant même des adresses et des numéros de bureaux ou de chambres d'hôtel, mais c'est moins le réalisme qui importe que les souvenirs nostalgiques ou amers du Centre-Sud, les descriptions rutilantes du Montréal glamour et les envolées enthousiastes sur le Montréal des promeneurs et des touristes : « Montréal, mon pétard ensoleillé, avec tes stands de patates frites qui empestent l'huile rassurante et tes affiches de cornets dégoulinants de saveur, tes cyclistes qui fendent l'air et tes patineurs à roues alignées sur la vie qui font des saltos arrière pour attirer les regards des badauds

dans le Vieux-Montréal... » Cette ville est aussi le lieu où Marie-Sissi Labrèche a commencé à écrire et a connu le succès avec *Borderline*. Succès qui va au-delà des soirées jet-set et de la célébrité médiatique : c'est en tapant sur le clavier du matin au soir dans un petit appartement aux murs bleus du village gai qu'elle a réussi, malgré un parcours difficile, à atteindre l'indépendance, et cela, grâce à la littérature. Le fait d'écrire, déclare l'auteure, permet de se déprendre du passé qui nous englué, de se donner la liberté, de parvenir à un état neuf où les contingences biologiques (hérédité ou sexualité) ne nous soumettent plus : « [...] et moi qui ai écrit avec le sang de ma famille pour être ce que je suis, j'aurai toujours mal de ça, mais au moins j'aurai réussi à me sortir de la bulle toxique de mon enfance, [...] je me suis donné naissance dans le quartier gay, je suis ma mère, je suis mon père. »

David Dorais

De l'enfance et de la vieillesse

Pierre Karch, *Nuages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 164 p.

PROFESSEUR À LA RETRAITE vivant à Toronto, l'écrivain Pierre Karch ajoute le livre *Nuages* à ses publications, qui regroupent un essai sur les beaux-arts, *L'atelier du pouvoir*, trois romans, tous parus chez David à Sudbury, et deux recueils de nouvelles. Le plus récent ouvrage est défini, quant à lui, comme un recueil de contes et de nouvelles, selon le souhait de l'auteur lui-même. Cela est particulier, car la vieille dénomination de « contes » (qu'on retrouvait encore, par exemple, chez Yves Thériault et Jacques Ferron) semble, dans l'univers éditorial de la nouvelle québécoise, désuète depuis 1980, c'est-à-dire depuis l'« explosion » et l'« âge d'or » de la prose narrative brève. Ce « flottement générique » est, selon Gaëtan Brulotte, typique de toutes les littératures, mais, au Québec, le passage vers la modernité a été plus lent qu'ailleurs ; c'est pourquoi on a parfois continué d'appeler « conte »,

